

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Band: 134 (1989)

Heft: 2

Artikel: Notre armée de milice à la croisée des chemins : la voie réaliste et la tentation perfectionniste : exposé présenté lors d'une journée d'information de la div méc 1

Autor: Reichel, Daniel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notre armée de milice à la croisée des chemins : la voie réaliste et la tentation perfectionniste

Exposé présenté lors d'une journée d'information de la div méc 1

par le colonel EMG Daniel Reichel

«L'armée de milice implique un engagement personnel considérable...

»... Or il y a des limites à ce civisme, à cet engagement des intéressés et de leurs entreprises. Certes, les expériences civiles et militaires s'enrichissent l'une et l'autre, mais il ne faut pas que la double charge devienne un handicap insupportable...

»... La pérennité de cet esprit de milice pourrait bien être la grande affaire de ce tournant du siècle et du millénaire... il ne serait pas mauvais d'y songer très sérieusement.»

Jacques-Simon Eggly
Journal de Genève, lundi 26 mai 1986

L'armée de milice, c'est l'instrument de combat qui nous est confié. Chaque instrument de combat a ses particularités, ses forces et ses faiblesses, qu'il faut connaître pour pouvoir s'en servir de la manière la plus judicieuse.

Pour approfondir cette connaissance, nous allons considérer de plus près quelques-uns de ses aspects. Voici les quelques volets de l'exposé qui va suivre :

- «situation générale» ou les faisceaux d'influences qui s'exercent sur notre système militaire;
- 1^{er} aspect: le combat;
- 2^e aspect: la préparation au combat;

- 3^e aspect: perfectionnisme ou réalisme;
- une voie nouvelle pour notre armée de milice.

«Situation générale»

Actuellement, sur notre continent, deux écoles de pensée militaire se trouvent en présence :

L'école anglo-saxonne, marquée par l'optique «maritime» avec laquelle on perçoit les choses: les forces terrestres constituent, d'abord, un corps expéditionnaire, aux effectifs restreints, compensés dans une certaine mesure par de gros moyens matériels et financiers. Les cadres et une bonne partie de la troupe sont des professionnels. La doctrine est fondée sur la puissance de feu, la mobilité et la souplesse. Les forces se prêtent mal à la guerre d'usure.

L'école continentale, marquée dans l'histoire par l'Autriche, la France, la Suisse et les Pays-Bas, puis par la Prusse et la Russie et, enfin, aujourd'hui, par les forces du Pacte de Varsovie et l'URSS. Ses caractéristiques: de gros effectifs, des moyens financiers (souvent) modestes, une doctrine fondée aussi bien sur la «rusticité» de la troupe que sur sa «technicité», une discipline plus rude et l'acceptation de la guerre d'usure.

Jusqu'en 1945, notre armée, influencée par l'école continentale – allemande notamment, mais aussi française –, en avait adopté largement la pensée militaire, son armement et les grandes lignes de sa doctrine, tout en leur apportant bon nombre d'éléments originaux, dont le système de milice, précisément.

Mais après la fin de la deuxième guerre mondiale, l'influence anglo-saxonne s'étendit pratiquement jusqu'au rideau de fer, sans s'arrêter à nos frontières. Tous les vecteurs possibles renforcèrent cette influence; médias et films, largement américanisés, provoquèrent la substitution à l'ancienne austérité, de modes plus libres et plus souples, du moins en apparence. Parmi ces vecteurs, il faut rappeler ici que nos officiers envoyés en stage à l'étranger ne peuvent pratiquement le faire que dans les pays de l'OTAN, ce qui renforce encore la pénétration de cette école anglo-saxonne dans notre système militaire.

Pour contrebalancer cette influence, nous nous efforcerons, dans les quelques propos qui vont suivre, d'adopter résolument l'optique continentale, représentée aujourd'hui essentiellement par ces nouveaux Prussiens qui se nomment Soviétiques.

1. Le combat

De toutes les formes que revêt l'activité humaine sur la terre, le combat est certainement le plus solide et le plus bestial. On sait que le

baptême du feu se traduit souvent par des vomissements et de la diarrhée, lorsque ce n'est pas par un état de prostration voisin du choc – une sorte de paralysie de la volonté.

Le phénomène n'est pas nouveau: on a donc mis au point depuis la pré-histoire des procédés éprouvés, permettant de mieux affronter la violence de cette épreuve et surtout son caractère irrationnel.

Ces procédés sont:

- le rite religieux, transformé peu à peu en cérémonie;
- la création, par une discipline de fer, de réflexes conditionnés.

On trouve dans le rite religieux:

- des sacrifices humains, remplacés peu à peu par des sacrifices d'animaux, pour accoutumer l'homme à la vue du sang;
- le rôle central du feu, avec lequel on se familiarise, grâce aux rythmes et aux danses.

Familiarisant l'homme avec l'irrationnel, le rite religieux accoutume sa vue à un aspect de l'horreur, le sang, et crée en lui un réflexe conditionné de mouvement destiné à lui permettre de surmonter la paralysie de sa volonté le moment venu. La vue de l'horreur et du sang s'accompagne automatiquement chez lui de danses et de rythmes violents. Cette pratique l'intègre au sein d'un groupe social destiné à se battre; il devient un guerrier.

La cérémonie militaire a conservé certains aspects de ces anciens rites: l'étendard dont la couleur est souvent de feu, les rythmes et la musique, la

prise de conscience de la force d'une masse d'hommes groupés. Mais tout cela – mis à part certaines manifestations politiques, rythmiques ou sportives (qui se sont substituées à certaines fêtes militaires, encore chères au peuple dans un passé assez récent) – est devenu, au sein de l'armée, plus symbolique, et surtout beaucoup moins concret.

L'homme jeune de notre temps n'y a pas toujours trouvé son compte et certaines formes très anciennes du rite ont ressurgi avec le rock ou le film d'horreur, quand ce n'est pas carrément une action de casse contre des négoces de luxe.

Ouvrant une parenthèse, il nous faut observer que le film d'horreur ne prépare pas l'homme à affronter celle-ci dans la pratique, parce qu'il reste entièrement passif devant ce spectacle. C'est seulement lorsque l'homme prend une part active dans une situation d'horreur qu'il manifeste son sang-froid. Le brigadier anglais Calvert, se préparant dans les années trente à affronter un combat qu'il sentait proche, s'inscrivit comme aide-infirmier dans une salle d'opération pour s'habituer à la vue du sang. Un officier turc, naturalisé Suisse et qui servit comme complémentaire dans une de nos équipes, nous demanda une fois pourquoi, dans notre armée, on ne faisait strictement rien pour accoutumer les hommes à la vue du sang. Pour atténuer la violence du spectacle, les Spartiates et les anciens Suisses portaient des tuniques rouges. Pour peu

que l'on veuille bien y réfléchir, cette simple question pose tout le problème du réalisme et de l'honnêteté indispensable à une préparation à la guerre qui soit digne de ce nom.

2. La préparation au combat et les réflexes conditionnés

Les réflexes conditionnés – lorsqu'ils sont acquis – permettent à l'homme d'exercer presque automatiquement son métier de combattant, quelles que soient les circonstances. Face à l'irrationnel et au sordide où sa raison se trouve pratiquement bloquée, ses réflexes lui permettent de **manœuvrer sa peur**.

Mais l'apprentissage de ces réflexes est comparable à celui d'un **métier**. Or, pour apprendre un métier, il faut au minimum trois ans, si ce n'est quatre. Nous abordons ici le point central de toute la question.

L'armée de milice n'a pas trois ans pour former ses soldats: quatre mois pour la formation de base, six mois pour la formation complémentaire (huit cours de répétition). Les hommes qui, dans notre armée, reçoivent une formation de trois ans sont les capitaines, les officiers supérieurs et les instructeurs. C'est sur leurs épaules que repose, en fait, la charge d'exercer et de faire exercer le métier avec l'efficacité nécessaire.

Le problème majeur, dans tout cela, réside dans le fait que l'on ne peut, pendant des périodes d'instruction relativement brèves, enseigner qu'une

partie du métier. Et que ce temps ne suffit manifestement pas pour accoutumer l'homme – et s'y accoutumer soi-même – à une discipline de fer, du type «corps d'élite», «légion étrangère», «section spéciale» et, aussi, du type soviétique.

3. Perfectionnisme ou réalisme?

C'est ici que nous nous trouvons tous placés devant le dilemme:

Perfectionnisme:

On fait de tout un peu, mais rien à fond. On essaie de copier les armées de métier.

Réalisme:

On met l'accent sur quelques éléments essentiels du métier et on accepte une série de lacunes.

En d'autres termes, on part de l'idée que l'armée de milice n'est pas une armée de métier, mais que sa troupe a du métier – le métier suffisant pour pouvoir se mesurer avec n'importe quel adversaire.

La question se pose à nous maintenant de savoir où nous nous situons entre le perfectionnisme et le réalisme, car il nous paraît, dès le premier abord, que nous flottons un peu entre les deux solutions.

Tentation perfectionniste

– On remplace le temps qui manque par des montagnes de papier – ces innombrables dossiers à pages interchangeables, importés des Etats-Unis et d'ailleurs.

– Dans cette montagne, il faut bien qu'une centrale et ses offices déterminent des objectifs qui seront inspectés.

– Les commandants de régiment définissent à leur tour 3-4 objectifs «prioritaires».

– Les commandants de bataillon en ajoutent quelques-uns.

– Le commandant de compagnie devient un exécutant, 80-90% de son temps est déjà programmé.

Si le commandant de compagnie met l'accent sur un domaine qu'il traite à fond tout en acceptant des lacunes, il courra le risque de voir l'inspecteur mettre le doigt sur ces dernières et lui en faire grief.

A cela s'ajoute un second élément qui aggrave la situation: pour mettre en œuvre tout le «planning» technique et industriel, où l'instruction est assimilée à une chaîne de montage, on est conduit de plus en plus à caserner l'armée. On croit qu'on n'a pas suffisamment de terrains d'exercice (ce qui n'est vrai que pour l'emploi de certaines armes, mais ne l'est pas pour la formation du combattant et des petits échelons).

Il faut ouvrir ici une brève parenthèse: il est clair que la grande majorité des commandants de troupe s'efforcent de tirer parti des ressources que nous offre encore le terrain. Mais ils se heurtent toujours davantage aux progrès de l'urbanisation.

Or, pourquoi s'y heurter? N'avons-nous pas là une indication parfaitement claire: nous aurions à nous

battre dans des zones urbaines ou suburbaines? Alors pourquoi vouloir à tout prix s'exercer dans une «campagne» qui se rétrécit toujours plus?

On disait autrefois que le terrain était le meilleur allié du Suisse. C'est toujours vrai, à condition d'inclure dans la notion de terrain celle de ruines. Les derniers conflits l'ont prouvé: c'est en s'accrochant à des ruines que l'infanterie se défend souvent le mieux.

Or, il existe un terrain qui ressemble fortement aux ruines, et c'est le pierrier. Pourquoi ne l'utiliserions-nous pas? Pourquoi, dans le même ordre d'idées, n'utiliserions-nous pas les démolitions de bâtiments anciens? Ces ruines existent aussi, témoin la démolition des grands bâtiments de l'huilerie Morgia à Morges, où l'on aurait pu faire passer vingt-quatre heures, dans des abris de fortune, aux sections de tout un bataillon qui s'y seraient relayées. La démolition est restée pratiquement inutilisée pendant plus d'un mois. Si nous ne recourons pas aux pierriers et aux démolitions, c'est en bonne partie parce que nos habitudes civiles ne nous prédisposent plus à vivre dans une rusticité totale. Or, il le faudrait pourtant, et cela sans tarder! Fermons la parenthèse et revenons à notre propos.

4. Une voie nouvelle pour notre armée de milice

Cette voie réaliste pourrait s'inspirer de la **médecine de catastrophe**, où il ne s'agit pas de sauver un blessé par

une opération compliquée qui prend beaucoup de temps, mais d'en sauver vingt par des opérations simples. (Il faut savoir ici que la médecine civile actuelle est devenue parfois si sophistiquée que l'on doit réapprendre aux médecins militaires ce que doit être la pratique dans des situations de guerre.)

Dans cet ordre d'idées, il s'agit d'enseigner à nos lieutenants et à nos capitaines quelques connaissances de base, dont une étude sérieuse du combat nous confirme la nécessité.

Lorsque, dans notre armée, un **consensus** général se sera établi, et que ces éléments auront été acceptés par tous les échelons de la hiérarchie, il s'agira de les introduire et de s'en rendre maîtres.

Voici, esquissés à grands traits, les dix éléments de base que nous proposons:

1. La guerre, c'est le feu, les décombres, les blessés, les morts, la peur, la menace de découragement.

La préparation à la guerre, c'est d'abord de savoir se soustraire au feu, en tirant parti du rocher et du béton.

C'est ensuite de **savoir vivre dans les ruines et les décombres**, y employer ses armes et ses appareils et y soigner les blessés.

En résumé, pour apprendre à vivre dans les décombres, il faut pouvoir passer une partie d'un CR, périodiquement, dans le sous-sol d'un bâtiment en cours de démolition ou dans

un pierrier. Sur ce terrain, on ne fait pas de dégâts aux cultures; on a en outre la perspective d'y retrouver l'antidote à la technique et quelques réflexes de l'homme primitif. Point n'est besoin ici de longues explications pour arriver à la conviction que tout cela ne s'improvise pas.

2. Lors du baptême du feu, il ne doit pas y avoir dans une troupe davantage que 6% de morts et de blessés graves. Sinon, on court le risque pur et simple d'une désintégration.

Comme l'armée ne dispose pas, à part ses blindés et quelques formations spécialisées, de protection aérienne, force nous est bien d'apprendre à nous mettre en quarante-huit heures sous une protection bétonnée. C'est parfaitement réalisable, sous les radiers de nombreux bâtiments industriels, pratiquement inhabités en cas de conflits. C'est ce qu'ont fait les Russes à Stalingrad, dans la fabrique de tracteurs «Octobre Rouge».

3. Chaque soldat suisse a deux fonctions:

- a) sa mission au combat, comme pointeur, radio, boulanger, mécanicien, ordonnance de bureau;
- b) sa fonction «logistique» au sein de la section: samaritain (vital), spécialiste en aération (bicyclette faisant fonctionner un ventilateur), musicien (lutte contre le cafard, lorsque les piles de transistors sont

épuisées, il faut des moments de musique), spécialiste en ravitaillement de fortune (la soupe «aux orties»), tailleur, armurier, spécialiste en éclairage de fortune, conducteur de chien de garde (pour économiser le sommeil de trop nombreuses sentinelles), technicien en génie civil (explosifs, percement de murs, maniement du marteau-piqueur). Ou enfin, *last but not least*, spécialiste en combat rapproché.

Cette deuxième fonction tire, la chose va sans dire, le plus largement possible parti de la formation civile ou des «hobbies» des soldats.

Les conditions de survie les plus élémentaires étant réalisées par les trois premiers éléments, la confiance de la troupe dans ses chances réelles de succès sera renforcée, comme aussi l'esprit d'équipe sans lequel on ne fait rien de bien.

Combien de temps faut-il pour réunir ces éléments? Il semble que la chose devrait être possible en y consacrant deux semaines tous les trois ans.

Mais il faut le vouloir.

Avant de passer au point suivant, il nous faut souligner combien il est fallacieux et contre-productif de ne pas donner à nos hommes le temps nécessaire pour qu'ils apprennent une bonne fois à se protéger du feu adverse. Ces petits «trous individuels», où personne ne songe à se protéger du napalm (alors que nous n'aurions

rien pour faire face à un nombre élevé de grands brûlés), ces simulacres de protection sont du poison. Il faut aller au fond des choses.

Esquissons rapidement les quelques éléments qui suivent :

4. *La prise du drapeau est un honneur qui est accordé à une troupe qui l'a mérité par un véritable effort.*

La cérémonie doit être très brève et ne laisser aucune place au dilettantisme ou même au ridicule; la musique, très forte et très entraînante. Le cadre peut être celui où l'on a accompli l'effort. Le message du chef doit passer: «Vous avez prouvé par ce que vous venez de faire que nous avons conservé toutes nos chances au combat.»

5. *Exiger, dans la manipulation des armes et des appareils, une véritable virtuosité.*

En général, on se satisfait de trop peu. Il faut que les hommes connaissent leur arme «à mort». Exemple: ceux qui sont équipés de grenades à main en lancent quotidiennement dix de la main droite et dix de la main gauche. Cible: un pneu, placé dans toutes les situations imaginables. Le résultat de chaque lancer est enregistré. C'est l'instruction par le jeu, l'un des secrets des anciens Suisses. Bref, créer ici des réflexes conditionnés, en allant jusqu'à l'irrationnel, ou la «seconde nature».

6. *L'officier de troupe suisse doit se faire, par la réflexion et la lecture d'actions de combat, une image personnelle de la guerre.*

Ce faisant, il pourra aller directement à l'essentiel, sans perdre de temps en faisant trente-six choses inutiles. Point de longues théories; quelques diapositives suffisent pour établir aux yeux de la troupe un rapport clair entre la réalité de la guerre et l'activité de la semaine.

7. *Substituer à l'ordre du jour de type «caserne» un système beaucoup plus large.*

«Je travaille dans tel secteur (photocopie de la carte). Un planton placé à tel endroit orientera sur mon emplacement exact. Thèmes traités: drill-grenade, service de pièce, information (diapositives, image du combat, projetées dans un hangar); incident prévu: retombées radioactives et de contamination pratique (figuration des retombées par quelques poignées de farine).»

Avec cela, on peut pousser à fond ce qui doit l'être et tenir compte de la météo. Le chef peut enfin retrouver cette liberté que des plans de travail supersophistiqués lui ont enlevée.

8. *Donner de la vie à l'instruction en faisant intervenir des éléments imprévus.*

Exemple: au détour du chemin, trois camarades blessés attendent des

soins. Il faut trouver la blessure et agir : soigner, transporter.

9. Interdire les théories ennuyeuses.

L'ennui est le père du désœuvrement et du défaitisme.

10 Savoir que la base de la discipline militaire est fondée sur les impératifs du combat et sur l'exigence capitale d'agir rapidement.

Un ordre, en fait, c'est une explication très rapide, la plus rapide qui soit. Le respect du facteur temps entraîne presque nécessairement celui du supérieur. Inutile d'exiger la forme de la discipline si on ne lui a pas donné son contenu. Or, ce contenu, c'est au chef à le donner à sa troupe en lui **prouvant par des faits** qu'elle peut se battre avec succès. Si l'on fait des exercices réalistes, où il faut agir vite, les ordres seront très brefs et leur exécution à leur image. Instinctivement, l'homme adoptera lui aussi le style militaire, bref, énergique et concis.

Une conclusion possible

Notre peuple, comme nous tous aussi, se pose aujourd'hui la question de savoir quelles sont les chances de notre défense nationale face aux menaces qui se développent constamment.

C'est à nous de lui administrer la preuve que notre armée, en s'accrochant non seulement à notre terrain mais à son sous-sol, peut découvrir des parades intelligentes à opposer aux larges feux de surface.

Mais ce sous-sol, il faut vouloir l'utiliser. Il n'est pas du tout nécessaire pour cela d'avoir une armée de métier. **En six semaines sur dix mois**, on peut apprendre à utiliser ce sous-sol, à s'y accrocher, à y manœuvrer, à y retrouver la mobilité sur les espaces les plus restreints. Magnifique vocation pour une armée de milice qui se refuserait enfin à copier ce qui se fait ailleurs.

Dans la vie, il faut s'attacher à quelque chose de grand. La défense de notre pays, réussie une fois de plus, serait un beau fait d'armes.

D. R.